

L'enseignement du français, langue seconde, au Québec : un défi

Gabrielle Pascal-Smith

Number 31, October 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56583ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pascal-Smith, G. (1978). L'enseignement du français, langue seconde, au Québec : un défi. *Québec français*, (31), 56–57.

L'enseignement du français, langue seconde, au Québec: un défi

La question de l'enseignement du français deuxième langue aux adultes du Québec présente une acuité grandissante. Deux cents professeurs spécialisés dans ce domaine l'ont prouvé en répondant, un samedi matin de mars dernier, à l'invitation de *Participation-Québec* qui organisait un colloque intitulé: *L'enseignement du français langue seconde aux adultes: un échec?*¹ Il faut être reconnaissant à cet organisme d'avoir permis une telle rencontre. Souhaitons que d'autres réunions puissent s'organiser et que des ateliers dirigés par des psychologues, linguistes, sociologues — de ces spécialistes qu'un néologisme prometteur qualifie de «personnes-ressources» — encadrent un échange revigorant et créateur visant à un renouvellement pédagogique. Ce serait l'occasion pour ces enseignants de mesurer ensemble, par exemple, l'effet des conditionnements qui ont imprégné les adultes qui leur sont confiés et l'influence qu'ils ont sur leur apprentissage.

LA MOTIVATION

Au cours de ce colloque, il est apparu clairement qu'au-delà des questions de méthodologie, un problème l'emporte sur tous les autres et préoccupe tout particulièrement ce corps de professeurs: c'est l'écueil sur lequel se brisent parfois leurs efforts... et ceux de leurs étudiants: la motivation. En effet, aux dires des participants, quand un adulte étudie le français deuxième langue avec une méthode efficace et un enseignant raisonnablement consciencieux, l'essentiel n'est pas encore acquis. Car il faut que s'ajoute la motivation, cette alchimie indispensable dans l'élaboration des connaissances. Ce qui ailleurs ressemble à un truisme présente ici une certaine gravité puisque l'enseignant qui nous occupe rencontre non seulement

l'apathie, comme à l'occasion, ses collègues dans toutes les disciplines et dans le monde entier, mais doit affronter, quelquefois, une effervescente «non-motivation». Il faut regretter que l'intérêt passionné soulevé à ce Colloque par ce sujet n'ait pas trouvé tout le temps nécessaire pour s'exprimer. Mais cela n'est peut-être pas le seul fait du hasard. Car il n'est pas facile à tout le monde de parler ouvertement de ce problème. On affirme volontiers en termes globaux qu'«il semble exister un rapport étroit entre le succès dans l'apprentissage d'une deuxième langue ainsi qu'à l'égard de ceux qui la parlent comme langue maternelle»². Mais passer de cette constatation hygiénisée par la généralisation à une application précise à la situation au Québec, par exemple, en intimide plusieurs. Or c'est seulement au terme d'une méditation clairvoyante et réaliste sur les aléas de la motivation et leurs causes que les efforts énormes et coûteux faits dans notre Province en vue de la francisation des adultes anglophones porteront leurs fruits et que cet enseignement sortira de l'ornière où il s'enlise pour déboucher — comme c'est sa vocation — sur une vraie *communication* entre les deux communautés.

LE DIALOGUE INFORMULÉ

Pour cela, il faut que l'enseignement consente à une prise de conscience et assume la réalité devant laquelle il se trouve, c'est-à-dire admette qu'il vit dans sa classe une situation de conflit. Quelques enseignants, admirablement formés par ailleurs, frémissent à cette seule idée et affirment pudiquement que, dans leurs cours, il n'est jamais question de «cela». Hélas, c'est probablement le cas, tant est puissant le vain désir de nier les rapports de force. Mais la majorité des professeurs — cette rencontre l'a

prouvé — savent que ce qui minimise les résultats d'efforts réels chez les étudiants adultes anglophones, c'est que leur éducation a comporté un lavage de cerveau qui a corrompu «certaines (de leurs) attitudes à l'égard de cette langue ainsi qu'à l'égard de ceux qui la parlent comme langue maternelle». Et c'est de cela qu'ils ressentaient un vif désir de parler le 18 mars. Car ils ont compris que tous les efforts de mémorisation que consentent les étudiants, toute la bonne volonté *objective* dont ils font preuve, à l'occasion, butent contre le mépris *subjectif*, souvent accompagné d'hostilité qu'ils ont pour la langue d'une minorité «vaincue». Mais voilà que le problème vient récemment de se corser car cette minorité nationale ose maintenant affirmer sa majorité provinciale par la vertu d'un renversement politique qui lui a mis les rênes en mains. Et au mépris protecteur d'hier, s'ajoute la mauvaise humeur apeurée d'aujourd'hui, dans le *dialogue informulé* qui s'établit, qu'on le veuille ou non, entre ces classes et leurs enseignants. Si ceux-ci n'assument pas que le rapport de forces est devenu encore plus complexe qu'il n'était, ils ne sauront pas l'empêcher d'interférer négativement avec cet autre dialogue, pédagogique et *explicite*, qu'ils ont avec leurs classes.

Le problème étant délimité, il restera à lui trouver des solutions. L'attitude de l'instructeur à l'égard de la langue et de la culture du Québec est essentielle. Tout en renonçant à une réserve peureuse, il lui faudra éviter par ailleurs l'enthousiasme naïf du style «Québec sait faire» pour témoigner avec une tranquille assurance qu'il va de soi que Québec a toujours *su faire*. En somme, ces instructeurs devront être informés sur bien d'autres sujets que la seule méthodologie de la langue qu'ils enseignent. Et ils devront entre autres, croire... en eux-mêmes.

À l'occasion, ils pourront avoir à expliquer à leurs étudiants que, pour parler le français, ils doivent d'abord s'intéresser

à la communauté francophone avec laquelle ils cohabitent. Car la langue qu'ils apprennent leur donnera accès à la vie culturelle québécoise, mais cet apprentissage passe déjà par la reconnaissance de cette communauté. Cette puissante interférence est au cœur même de notre problème et ce qui, ailleurs, est pure pédagogie devient vital dans notre milieu.

Dès le niveau élémentaire, il faudrait que les exercices se fassent sur des phrases décrivant notre vie quotidienne, sur des extraits de textes québécois¹. Il serait souhaitable que des chansons d'ici viennent détendre l'effort à la fin de certains cours et que les sorties en groupes conduisent à voir, par exemple, des pièces d'un des théâtres francophones actuels les plus vivants, le nôtre. Faut-il le dire, il va de soi que des œuvres d'ailleurs s'ajouteront à ces programmes mais précisons seulement qu'ils seront, en quelque sorte, supplémentaires. Car c'est la culture d'ici que viennent chercher en même temps que leur deuxième langue, et même à leur corps défendant, les étudiants en question. Ils pressentent qu'elle est la seule qui puisse devenir la leur. Car elle a, en effet, le pouvoir de leur révéler une sensibilité et une expérience nord-américaines dont ils partagent objectivement certains aspects avec la communauté francophone. Elle est aussi le reflet de la vie de leur Province, de leur ville, de leurs enfants; déjà souvent bilingues. C'est à ces intérêts communs que l'étude de notre langue doit donner accès pour ne pas devenir un échec. Il s'agit donc bien d'un défi à relever et les participants au Colloque du dix-huit mars m'ont paru en être pleinement conscients. Assumer d'enseigner le français deuxième langue au Québec — actuellement plus que jamais — c'est témoigner de son appartenance, de sa culture et peut-être œuvrer modestement à une dédramatisation politique dont l'utilité pourrait n'être pas seulement sentimentale.

Gabrielle PASCAL-SMITH

Professeur agrégé

Directrice du Cours de Français au

Personnel

Université McGill

¹ Colloque organisé le 18 mars 1978 au Collège Maisonneuve à Montréal. Il en a été rendu compte sous le titre: *Les méthodes d'enseignement devraient tenir compte de la culture québécoise.* (*Le Devoir*, 20 mars 1978, p. 13)

² *Québec français*, mai 1978, p. 64.

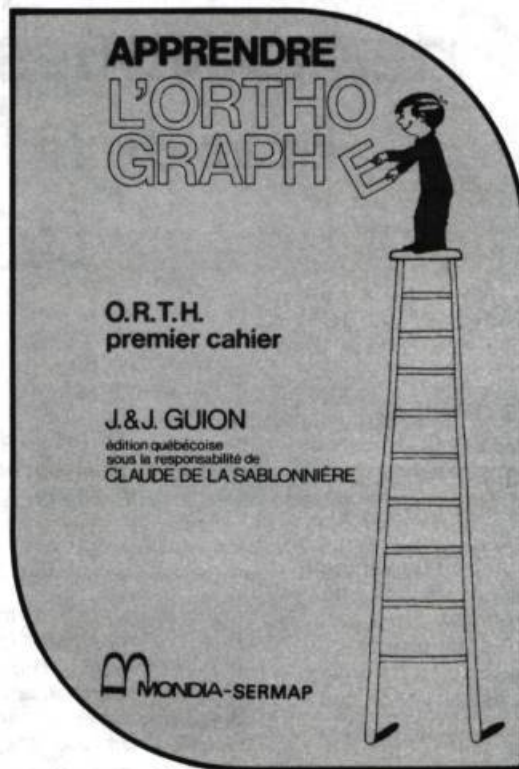
³ À ce sujet, il faudrait lancer un appel aux enseignants pour les convier à écrire — en équipes peut-être — des textes pour adultes appropriés à notre milieu. Il n'en existe presque pas sur le marché.

APPRENDRE L'ORTHOGRAPHE

Premier cahier

Auteurs: J. & J. Guion

Adaptation québécoise: Claude de la Sablonnière



Une méthode: O.R.T.H. (Observation - Règles - Transfert - Habileté)

Un choix de règles fait en fonction de leur fréquence
300 exercices gradués pour donner aux élèves la possibilité d'acquérir les automatismes orthographiques

Matériel de secondaire I: — un livre de l'élève \$ 3.25
— un matériel collectif
(*corrigé + livre du maître*) \$10.50
— un test diagnostique
(*le paquet de 30 tests plus 1 corrigé*) \$ 8.75

En préparation

— matériel de secondaire II (mars 79)
— livre du maître: ouvrage de 148 pages sur l'enseignement de l'orthographe au secondaire I et II (octobre 78)

M MONDIA

Pour plus de renseignements:
Service pédagogique Mondia
1977 boul. Industriel
Chomedey, Laval, H7S 1P6
667-9221